

L' Abeille.

5me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

5me Année.

VOL. V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 7 JUILLET 1853.

No. 40

CORRESPONDANCE

DE

L'ASSOMPTION.

Mr. le Rédacteur.

Me confiant à votre bienveillance ordinaire, j'ose vous offrir ces quelques lignes comme un tribut d'hommages à votre charmante Abeille. Puisse-t-elle le trouver de son goût !

Je suis. . . .

GUSTAVE.

LES COMMENCEMENTS DE ROME.

Sept siècles et plus devaient encore s'écouler avant la venue sur la terre du Sauveur du monde. Un prince d'Italie venait de tracer le sillon, indiquant l'enceinte de murailles dont devait être entourée une nouvelle ville, refuge offert à la lie des peuples voisins. Le meurtre d'un frère venait de lui permettre, de donner son nom à la nouvelle cite: et son peuple vit ramassis de pâtres, de brigands et de bergers, venait de placer sur sa tête la couronne royale. Ce prince c'était Romulus; cette ville c'était Rome; c'était cette ville, dont l'empire sur les nations devait être si absolu, cette cité orgueilleuse dont le seul nom devait faire trembler tant de rois.

Ainsi rien de plus faible, en sa naissance, que la future maîtresse du monde; rien de plus vil et de plus méprisable que le peuple romain, à son entrée dans la carrière qui s'ouvrait devant lui. Mais la providence, qui paraît avoir veillé d'une manière toute particulière à la fondation de Rome, devait aussi veiller à sa conservation, et la soutenir de sa main toute puissante aux jours du danger.

Rome était fondée, mais il fallait une forme de gouvernement; ce fut l'œuvre du fondateur couronné. Choissant parmi son peuple les guerriers les plus braves, il en forma les *patriciens* d'où la noblesse romaine tire son origine. Le reste du peuple fut divisé en *chevaliers*, qui d'abord ne furent établis que comme ordre militaire, et en *plébéiens* qui formèrent la partie la plus nombreuse. Puis tirant du premier corps les plus sages et les plus expérimentés, il en forma une compagnie, qui, sous le nom de *Sénat*, devait aider par ses

délibérations à la conduite des affaires de l'Etat. Il forma encore, par de sages mesures, les liens qui de tous temps unirent les clients à leurs patrons. La religion occupa aussi le roi de Rome, et il régla le culte des Dieux, créa des ministres, des prêtres, des pontifes pour offrir les sacrifices et régler les cérémonies religieuses. Ainsi ce peuple, du milieu duquel tant de grands hommes et de grands génies devaient s'élever pour la conquête du monde, allait commencer son œuvre d'agrandissement et de progrès. Rome dès sa naissance se trouvait en butte à la jalousie des peuples voisins, qui ne voyaient pas sans un certain sentiment de crainte s'élever au milieu d'eux une ville rivale, qui, par son gouvernement sage et modéré, semblait déjà n'attendre que le moment propice, pour s'arroger la souveraineté sur les états d'alentour. Aussi voyons-nous Romulus, et les autres rois de Rome, presque toujours aux prises avec ces différents peuples. Mais la guerre ne servait qu'à donner de nouvelles forces à leur ville; car les vaincus, charmés des traitements doux et humains qu'ils recevaient après leur défaite, de la part de ces ennemis si durs et si fiers avant la victoire, quittaient volontiers leur patrie, pour venir s'établir dans une ville que, peu d'instans auparavant, ils voulaient détruire. Cet exemple de modération envers des ennemis vaincus, fut toujours suivi dans la suite, avec fidélité, et fut une des principales causes de l'agrandissement et de la prospérité de Rome. Car comment, sans cette politique, aurait pu se soutenir une ville toujours en guerre avec ses voisins, si les pertes nombreuses qu'occasionnait chaque bataille n'eussent été réparées par ce secours que lui procuraient ses propres ennemis, surtout aux premiers temps de cet empire, a'ors que le nombre de citoyens était encore très-faible, et où une perte considérable pouvait mettre l'état sur le penchant de sa ruine !

Toujours également sage et toujours inspirée, la ville de Romulus suivit encore dans la suite, cette coutume d'accorder le droit de bourgeoisie aux peuples vaincus. Eh ! combien de fois aussi cette conduite ne fit-elle pas le salut de la république, en lui faisant trouver des ressources

alors même que tout paraissait désespéré ? Car que serait devenue cette ville éternelle, pendant les guerres puniques, après les funestes batailles de la Trébie et du Lac Trasimène, si les peuples ses alliés eussent aussi pris parti contre elle ?

Sans cela, en effet, jamais la république n'aurait pu porter si loin ses armes victorieuses, si les nations voisines n'eussent été d'abord contenues par des liens plus forts et plus solides que les conditions d'un traité de paix signé après une défaite. Jamais les Romains n'auraient pu envoyer en Asie et en Afrique de si nombreuses armées, si les peuples qui entouraient Rome n'eussent été tous romains par le cœur ; car saisissant les moments favorables pour attaquer des ennemis dont les forces étaient éloignées, ils auraient aussitôt rassemblé leurs troupes, pour accabler une ville qui leur avait imposé son joug, et dont les citoyens étaient sans défense. Et c'est ce qui arriva toujours aux temps où Rome, ne comptant encore que peu d'alliés, s'offrait aux généraux ennemis comme une proie facile à saisir, à cause des dissensions soulevées quelquefois par des tribuns ambitieux entre le peuple et le sénat. Mais la providence veillait à la sûreté de cet empire, et ces troubles si violents qu'ils fussent pendant la paix, cessaient aux premiers bruits de guerre ; et l'ennemi était vaincu.

Rome devait être la capitale du monde, et nous voyons dans la suite de l'histoire qu'elle avait comme un secret pressentiment de sa destinée, et de sa grandeur future. Jamais peuple ne suivit avec autant de constance un dessein tacite et non avoué, mais dont chaque Romain, semblait avoir une prévision et une connaissance innées. Rome devait s'agrandir ; aussi la voyons-nous toujours constante dans sa politique, et toujours fidèle à suivre la voie de grandeur et de domination que lui avait tracée son fondateur.

Rome dut aussi beaucoup à cette résolution énergique de ne jamais demander la paix et de toujours accepter la guerre. Jamais elle n'était plus orgueilleuse et plus inflexible que dans les dangers imminents. Aussi la voyons-nous, dans les plus grands périls, toujours fière